

Chapitre 6

la dernière chance

Les jours suivants n'ont pas été bien glorieux. D'Austerlitz, on était passé à Waterloo. Dans la classe, les rangs s'éclaircissaient.

À chaque fois qu'on faisait l'appel « Carlos ?... absent. Maxime ?... absent. Nadège ?... absente. Sammy ?... absent. Lucas ?... absent », dans ma tête je répondais « Mort au champ d'honneur. » J'avais honte d'être encore en vie. D'accord, ils n'étaient pas vraiment morts, mais ça y ressemblait quand même un peu.

De mon côté, j'avais renoncé au suicide, pas par peur, bien sûr, mais parce que je ne voulais pas faire de la peine à mes parents qui m'aiment et que j'aime. Je me traînais comme un âne en plaine avec, au creux du ventre, l'envie de rien, sauf parfois un peu de tarte aux pommes que ma mère réussit admirablement bien.

Ma seule consolation était que les Bonnot n'avaient pas été inquiétés par la police et continuaient imperturbablement leur vie de fourmis récupératrices dans la plus parfaite insouciance. Pourtant, la date fatidique de leur expropriation avançait à grands pas.

Chaque soir, je retrouvais Beau à notre coin de pêche, mais le cœur n'y était plus. Je me laissais tomber sur mon pneu en fixant le ciel blanc d'un œil aveugle. Beau faisait de son mieux pour me dérider. Dès que j'avais le dos tourné, il accrochait quelque chose au bout de ma ligne, un carré de poisson pané mal décongelé, une boîte de thon périmée ou un des ces jouets mécaniques avec lesquels les bébés jouent dans leurs baignoires.

- Laisse tomber, Beau, c'est gentil, mais c'est fini tout ça.

- Pourquoi tu dis ça ?

- On sera jamais les plus forts. La vie ne vaut rien.

- Mais rien ne vaut la vie !

Parfois, Beau prenait des vacances et il devenait intelligent. Il se surprenait lui même et se mettait à éclater de rire après une pareille trouvaille. Alors on rigolait tous les deux en se tapant sur le ventre, mais ce bonheur d'un instant me replongeait aussitôt dans mes idées noires.

- Pourquoi ça ne pourrait pas durer tout le temps comme ça ?...

- Tu te poses trop de questions. Je me demande si c'est bien intelligent d'être intelligent.

Enfin, on repliait nos gaules et on se séparait en se serrant très fort la main, comme si c'était la dernière fois.

Et les engins sont arrivés. Énormes !

Pelleteuses, grues, excavatrices, des monstres orange et bleu, prêts à dévorer la

terre entière. On les avait tous garés sur le parking du supermarché, en ordre de bataille. Jamais je ne me suis senti aussi petit. Le peu de courage et de volonté qui me restait, fuyait de moi comme l'eau d'un seau percé. Beau les trouvait jolies, ces saletés de machines qui allaient lui ratiboiser sa vie.

- Quand je serai grand, c'est ça que je veux faire, conduire un de ces trucs !
Qu'est-ce qu'on peut répondre à ça ?

Le lendemain, tout le monde répondait à l'appel, Maxime, Carlos, Lucas, Nadège, Sammy, mais c'est à peine s'ils ont voulu me serrer la main, juste du bout des doigts en regardant ailleurs. Faut dire que ça faisait huit jours qu'ils étaient au régime légumes bouillis, et ça ne les rendait pas très aimables. J'avais pourtant une idée, une dernière idée, mais une très bonne ! J'ai pas l'air, comme ça, mais je suis un teigneux, même devant l'armée des Caterpillar. Une fois que j'ai mordu le bas du pantalon, je ne le lâche plus. Un vrai pitbull. C'était simple comme bonjour, il suffisait de déverser quelques kilos de sucre dans le réservoir des engins pour les immobiliser. Un boulot facile, propre et efficace.

Ils m'ont tous regardé avec leurs yeux de malades du foie et, d'une seule voix, ils m'ont répondu : « Nan ! », même Carlos. La guerre était finie, les pétards mouillés et chacun pour soi. Je n'ai pas insisté, mais je me suis souvenu de David, ce même avec son lance-pierres qui descend le géant Goliath. Le problème des héros, c'est d'être souvent très seuls et quand on est très seul, on se sent de moins en moins héros.

Restait Beau. C'était quand même pour lui et les siens que je continuais le combat !

- Un kilo de sucre dans chaque réservoir et tout est bloqué ! Il est temps de faire quelque chose, tu as vu le trou qu'ils ont creusé en une seule journée au bout du parking ? Faut arrêter le massacre !

Beau, qui avait passé sa journée à admirer les diaboliques machines broyant et recrachant terre et béton, me regardait du coin de l'œil d'un air contrarié.

- C'est des sacrés chouettes engins, tu sais, ça coûte cher...

- Mais, pauvre crétin, c'est pour te foutre dehors, toi et ta famille ! Tu ne les reverras plus de ta vie, ces saletés de pelleteuses !

- T'énerve pas, Tom ! Même si je ne te comprends pas bien, je suis avec toi. C'est quand même dommage de gâcher tout ce sucre, c'est bon, le sucre... Des fois, je voudrais l'assassiner. Ça doit être ça, l'amitié.

Beau et moi, on s'est donné rendez-vous à minuit pile sur le chantier. Je voulais qu'on mette nos montres à l'heure, mais c'était pas possible, parce que Beau n'en avait pas.

- C'est pas grave, j'entendrai les douze coups de minuit au clocher de l'église.

- Tu sais compter jusqu'à douze ?

- Ben évidemment ! C'est à partir de vingt que j'ai des problèmes.

Vers onze heures, mes parents sont montés se coucher. Je faisais semblant de dormir, tout habillé dans mon lit. J'ai attendu qu'ils fassent leur toilette et, dès que les ronflements de mon père ont commencé à faire trembler l'obscurité, je me suis glissé par ma fenêtre qui donne sur le toit de l'appentis, armé de deux kilos de sucre en poudre et d'une lampe torche. J'aurais pu tout aussi bien passer par la porte, j'ai mes clés, mais ça aurait fait moins aventure. Les douze coups de minuit ont sonné juste quand j'arrivais sur le chantier. On n'y voyait rien, pas un rayon de lune pour éclairer le paysage. J'ai sifflé les premières notes du *Pont de la rivière Kwai* qui est notre signe de ralliement à Beau et à moi. Pas de réponse. J'ai commencé à le maudire en pensant qu'il s'était endormi, mais au bout d'un moment qui m'a paru très long, j'ai entendu le petit air, un peu plus loin sur ma gauche.

- Ben alors, tu pouvais pas répondre plus tôt ?

- Je pouvais pas, j'avais du pain d'épice plein la bouche. T'en veux un bout ?

- Non. Tu as le sucre ?

- On en avait plus à la maison, c'est pour ça que j'ai pris du pain d'épice, on en a récupéré un stock à peine rassis.

- Mais c'est du sucre qu'il faut !

- Ben quoi, c'est sucré le pain d'épice...

Notre dispute s'est arrêtée là parce qu'on a entendu du bruit derrière nous, des gens qui marchaient en parlant à mi-voix. On a juste eu le temps de se jeter sous un des engins en retenant notre souffle, le cœur battant.

Entre deux nuages, la lune a fait une brève apparition, le temps de distinguer Bellot qui discutait en gesticulant avec le chef de chantier.

Ils se sont arrêtés au bord du trou, à moins de cinq mètres de nous. On entendait très bien ce qu'ils disaient :

- Il faut me le reboucher à la première heure demain matin ! Si les Beaux-Arts apprennent ça, mon projet est foutu, vous entendez, foutu !!!

- Jesais bien, monsieur Bellot, mais une découverte archéologique de cette importance, une villa romaine pratiquement intacte...

- Mais je m'en fous des Romains et de leurs mosaïques ! ... Je double la somme que je vous ai proposée tout à l'heure ! . . .

- Ça ferait cent mille ?... Allez, encore un petit effort monsieur Bellot...

- Vous profitez de la situation ! Cent vingt mille, c'est mon dernier prix !

- Combien il vaut, votre supermarché ?... Parce que si ça parvient aux oreilles des autorités, il va sauter. Tout le sous-sol est truffé de galeries, un vrai trésor !

- Cent cinquante mille et on n'en parle plus. Demain matin, première heure, vous me noyez tout ça dans le béton.

- Bon, c'est bien parce que c'est vous, marché conclu, cent cinquante

mille, cash !

- D'accord.

On les a vus s'éloigner et le silence a repris possession des lieux. Beau avait la bouche pleine de pain d'épice.

- Ch'est de quoi qu'ils cauchaient ? Ch'ai rien compris.

- Là, sous le parking, un site archéologique unique, des antiquités, un véritable trésor ! Si le ministère de la Culture est au courant, plus de chantier, plus de supermarché, monument historique ! C'est génial, génial !

- Ah !... Comprends pas, mais si c' est génial ...

- Amène-toi, on va aller voir.